



Panta Rei

Sonia Ristic

La lumière s'est éteinte. L'horloge s'est arrêtée. Le temps s'est suspendu, les bruits de la vie se sont tus, la terre a arrêté de tourner. L'amour s'est évaporé.

Il est parti. Ou était-ce moi ? Peu importe, *nous* est parti. Au carrefour, *nous* a pris des routes divergentes. Et nous nous tournons le dos. Même sa présence, je la sens de moins en moins. Je ne la sens presque plus. Bientôt, il n'y aura que le souvenir de sa présence, avant qu'il ne meure à son tour.

Comment continue-t-on à vivre lorsque tout s'arrête ? Peut-être suis-je déjà morte et je ne le sais même pas...

Le silence. Et pourtant, je crois entendre monter du fond de mon corps des percussions, obstinément lentes et sourdes. Le tic-tac d'une bombe à retardement qui probablement n'explosera jamais, qui me fera juste vivre éternellement l'attente angoissée de l'explosion.

Mon cœur continue à battre, régulier, défiant la mort qui s'est emparée de tout ce qui m'entoure, me défiant, moi, de vivre. Mon cœur se moque de moi, il rit de ma souffrance. *Tu survivras, ma grande, ni première, ni dernière à qui ça arrive.*

Je ferme mes yeux et écartèle ma bouche mais le cri est figé, muet, aucun son n'en sort. La paupière s'ouvre, mais l'œil est sec, aride, comme la gorge, brûlante.

Et si je ne veux pas survivre ? Et si je ne désire plus vivre ? Pour quoi vivre ? Pour qui ? Il est parti, le monde ne tourne plus, tout est mort, tout est parti avec lui. Sans lui, il n'y a plus de sens et sans sens, il n'y a plus de vie.

Je suis née de nos premiers regards. Ses mains ont enclenché la course du sang dans mes veines. Il m'a appris à rire, et je ne me suis nourrie que de son amour. Il a donné corps à la pensée fluide et abstraite que je fus avant de le rencontrer. Il faisait fleurir le printemps, brûler le soleil estival, tomber en beauté les feuilles mortes... Nous sommes en hiver, et je sais que je vais mourir lorsque la porte derrière lui se refermera.

Elle s'est refermée, il y a une seconde, il y a cinq minutes, il y a quelques jours, et je vis encore.

Les percussions de mon cœur s'accélérent. Mon cœur se fout de moi. Il rit aux éclats, de plus en plus vite, de plus en plus fort. *Idiote, tu survivras, tu vivras.* Tais-toi, mécanique stupide ! Mon cœur ne peut battre que pour lui, que par lui. Arrêtez ce carillon ! C'est une fausse alerte.

Le tam-tam sauvage persiste. L'écho emplît ma tête. Elle tourne. Elle gronde. Je tremble. La nausée m'envahit.

Derrière ce ricanement grotesque, je commence à percevoir un petit rire, le son cristallin d'une derbouka. Un rythme qui change. Un tout petit rire, un minuscule ronronnement, tout doux, câlin joyeux.

Je referme les yeux. Je ne comprends pas.

Je vois un enfant blond qui rit aux éclats et tend ses petites mains potelées vers moi. Elles se referment autour de mon cou. Ce sont *ses* yeux, *sa* bouche, *ses* fossettes.

Je sers l'enfant contre moi et ce petit corps efface le souvenir du corps de l'homme. Les caresses maladroitement lavent la douleur des caresses sensuelles perdues. Une nouvelle forme d'amour me submerge. Plus chaude, plus douce, apaisant les brûlures, apaisant tout. Un amour confiant, grand, généreux.

Ses yeux vierges me font grandir. Je deviens arbre, et j'entoure de mes branches le trésor accroché à mon tronc. Je vois une lionne qui de sa langue râpeuse toilette son petit, l'oreille droite, guettant le danger.

Mes mains longent mon corps et s'agrippent à mon bassin. Tout l'amour perdu s'y est concentré en magma noir et fétide. Je ne veux pas de haine autour de ce soleil qui commence à percer dans mon ventre.

Je me lève et je bute sur le pas de la porte, me précipite vers la salle de bain. Je vomis. L'amertume, la déception, la tristesse, la souffrance. Je vomis la souffrance, je n'en veux plus, plus jamais. Je vomis le magma, longtemps, très longtemps, pendant tout un millénaire.

Je suis assise sur le carrelage froid. Je n'ai rien compris. Mon reflet dans la glace au-dessus du lavabo me sourit. À travers la fenêtre entrouverte, je perçois les sons de la ville, la circulation, les passants, les cloches du Sacré Cœur.

Les aiguilles du temps ont bougé. Imperceptiblement, mais le temps a repris son cours. Le soleil chemine à nouveau vers l'Ouest. L'arbre nu de la courette intérieure me montre fièrement ses premiers bourgeons. Je suis fière car moi aussi, je sais faire fleurir le printemps, toute seule, sans lui.

Mes yeux parcourent l'appartement. Des moutons de poussière s'agglutinent dans les coins, la vaisselle sale me déborde de l'évier, les draps froissés ont chassé son odeur. Dans la machine à écrire, la feuille jaunie d'une lettre commencée il y a six mois : *Chère Monica...* Monica, je vais l'appeler. Et Clara, Luc, Jacques, François... avant tout, mes parents.

Je pense à quelqu'un qui m'attend dans un phare. J'ai une chambre à moi là-bas, un litre de thé au caramel, un paquet de cigarettes, un cendrier et une machine à écrire. Dans une chemise, quelques pages noircies... C'est une histoire commencée il y a longtemps. Je vais y retourner et continuer cette histoire. Elle m'a attendue.

Dans le couloir, sur le portemanteau, son imperméable oublié. Triste haillon, habit pailleté d'un pantin que déjà ma mémoire désarticule. Je le caresse, presque tendrement, une dernière fois. Demain, il sera à la Croix-Rouge.

La sonnerie du téléphone retentit. *Oui maman, tout va bien. Oui maman, je vais mieux...* *Panta Rei*, a dit un poète...

Je m'adosse à la porte. Je respire. Mon corps se détend. La Terre tourne paisiblement.



L'homme du phare joue avec une petite fille. L'*Ave Maria* flotte dans l'appartement. Le garçon a sept ans, il fait ses devoirs, et ses fossettes commencent à s'estomper. Il me ressemble de plus en plus. Je dois faire ses valises, il passera les vacances de Noël chez son père. J'ai écrit un roman. Il s'intitule : *Le phare*. L'homme du phare emmènera la petite chez mes parents et fera nos valises. Monica se marie demain, en Italie. L'été prochain naîtra un lionceau.

★ ★ ★